

EDITIONS POMARIN

Enfant
de la
Marcaoue

Sélim Anthony



www.editionspomarin.fr

À ma mère Patricia Turquin...

SOMMAIRE

ENROUIN

FLASH BACK

DOUBS BAISE

LA DUCHESSE ET LE POETE

MONTBERON

DE TES MAINS

PRINCE

ENROUIN

Une table en bois au milieu de la cuisine, au-dessus du poêle une
vieille horloge

Devant ses mots croisés Mamy Jacqueline, à ses pieds ce bâtard
qui n'avait plus d'âge

Le gris de sa robe et le café noir, et la porte au fond ouverte sur
l'étable

Levée à l'aube elle plumait les canards, au milieu du matin lui
racontait ses fables

Des histoires de guerre et de résistance, et quelques bagarres
enjolivées de peu

Comment à peine au sortir de l'enfance, pour nourrir les siens, il
chopardait aux schleus

Nous jouions dans le grenier, les doigts dans nos cousines allongés
dans le grain

Ou quand Papy Zimir nous faisait palefrenier, que la jument
Kinine attendait son poulain

Ces réunions dominicales aux repas interminables, le pot-au-feu, le
vin, les gâteaux, l'armagnac

Les meubles sculptés, l'ovale de la grande table, face au lit des
anciens une photo de Chirac

Au-dehors les trèfles, la menthe et le muguet, les ronces, les mûres,
la mare, les bocages

Au centre de la cour fanait un bananier, nous faisons refléter
bouton d'or sous nos gorges

Et tant de sottises dans la bergerie, à laisser le troupeau s'enfuir à
sa guise

Et sur le chemin, le mercredi midi, volait le papillon au visage la
brise

Aller à la rivière, faire des courses de brouette, conduire le
vieux Massey, embêter Marie-Line

Imaginer mon père, faire des cabanes en palettes, grimper le
cerisier entendre la micheline

Vider les pots de chambre sur le tas de fumier, aller livrer le lait à
Durand la voisine

Le soir une brique nous réchauffait les pieds, nous lavions nos
cheveux au breau, à la bassine

Les poules, le coq, le paon et les oies, regagnaient
leurs pénates lorsque l'orage tonne

Alors les hirondelles, qui volaient bien bas, se réunissaient quand
se présentait l'automne

Débusquer le lapin armé d'un seul furet, carabine à portée pour
quand vient le renard

Et les pièges à loup qu'il fallait enjamber, le samedi matin visiter
l'abattoir

Nous menions les ordures à la sablière tandis que le chien courrait
le facteur

C'était si doux, si dur, c'était si loin, si hier, il y avait tournesols et
les rosiers en fleurs

Les rires, les pleurs, les cris et les joies, nous courrions les champs
la main dans la main

Et si la Gascogne avait une voix, vous aurait sûrement
raconté Enrouin.

À mes grands parents :

Auguste (Casimir) Turquin & Jacqueline Hantson Turquin...



FLASH BACK

Dur éveil du réveil, poésie en lambeau et prison de verre
À qui a retrouvé la vue quand s'éloigne le soleil, une fois le
bandeau de la justice enlevé du cœur
Le temps d'une pause le temps d'une prose, souvenir d'une
senteur acquise à fleur de peau
Prisée et tant aimée comme ces petites choses, où se dissipent les
leurres et finissent au tombeau
Courrier d'adolescent et retour en mémoire, la rancœur d'une vie
volée par qui tient la balance
Infidèle destin imposé par les moires, immortel et passé,
passionnelle vengeance
Muse d'une vie amputée de ses bras, ceux qui retiennent l'âme
par-delà l'oublie
Enivré de l'alcool que redoutent les lois, mais que tant aime
l'homme et fait naître l'écrit
De passage comme le vent, bien amer en sont les restes, quand
s'éloigne la boucle de ce cheveu brun
Que reviennent les temps où chacun de ses gestes étaient à
eux seuls un socle, du Pégase le crin.

À Maya P.



DOUBS BAISE

Compagne d'espérance dans une récente retraite

Maîtresse d'une vie, épouse d'un jour

Regrettant l'élégance de sa ligne de crête

Qui fait de l'écrit la beauté d'une enluminure

Découverte au matin au hasard d'un labeur

Fidèle à son talon, son parfum de résine

Sa descente de reins par la terre et la fleur

La courbe des vallons où les seins se dessinent

Du bleuté de sa coiffe à sa robe rougeâtre

Ici l'absinthe douce et l'alcool de pin

Que l'on boirait sans soif en ces aubes d'albâtre

À qui le dieu Chronos a demandé la main

Imaginée grossière dans les cités aliénées

Où la grâce d'un songe ne s'accommode au bruit

Elle m'a présenté un frère, ma virginale épurée

Et en son vert pâturage une farandole de Colibris

L'haleine glaciale sortie de sa lèvre sèche

Souvent s'abandonne au soir sur le sablé de ma peau

Et si jamais le ciel me foudroie d'une de ses flèches

Je souhaite de tout mon cœur qu'elle porte mon tombeau.

Pour Morteau



LA DUCHESSE ET LE POETE

De son pupitre, s'est penchée sur le poète
La Duchesse par ses lettres de noblesse

À son chapitre par la noblesse de ses lettres
Lui son vassal désir d'élever sa maîtresse

Devant la foule, réceptacle de celle qu'on élit
Déposa son sceau de déesse sur simple mortel

Route pavée d'obstacle sous un ciel que l'on n'est lu
Écrivain jeune sot offrant liesse de son escarcelle

Pareil au félon rappelé par sentiment
Adoptant le pavillon de sa commanderie

Ainsi reste félin attelé à son timon
Une douce sagesse qui commande à l'hystérie

Elle qui reflète l'opale et la rousseur flammée
Deviendrai s'il en est, un jour, la première femme d'état

La finesse du visage profilé sur un camée
Entouré de ses bras comme étouffé dans un étau

L'horizon dans les yeux, lèvres fines, parole sucrée
Pragmatisme du discours à la poésie du langage

Sous la clémence des cieux un doux chocolat pimenté
Un fleurit nénuphar dans un outrancier marécage

Au cœur brillant paillé d'or, au cuir de cuivre fin étamé
L'amertume d'une orange embaumée de balsamique

De ses doigts de velours aux frontières de sa paume d'acier
De la tentation de sa hanche jusqu'au divin de sa nuque

Quand du sommet de l'olympie a écouté le fou à lier
De son pupitre et par ses lettres de noblesse

Par plaisir simple, pour le railler ou le rallier
À son chapitre étreints poète et la Duchesse

À NKM



MONTBERON

Regard immobile sur un paysage qui défile
Chaque quinzaine sur le parcours à l'itinéraire déconseillé

Vitreuse rétine sur laquelle se fige le cil
Où le ciel paraît brumeux le jour le plus ensoleillé

Abstraction des sens, recul interne immédiat
En flottement, en apesanteur, comme en état de disgrâce

Une offense à l'enfance, un infanticide insidieux
Sourd aux discussions qui me concernant trop oppressent

Quand la grille du portail s'ouvre sur le grand parc
Souhaitant la bienvenue dans une atmosphère insipide

L'enfouissement cérébral face aux électrochocs
La fin de première décennie : une effrayante sylphide

Pénétrant cet hospice comme on va à l'échafaud
Mêlé de larmes et d'oublie, peint d'un jaunâtre glauque

S'enracine fleur de Lys dont le terreau est la chaux
Grand cornu ma sourit, défenestrant la dame du lac

Au réfectoire angoissant où le café est âpre
Lobotomie d'une génitrice, une aîeulle effondrée

Au mur les yeux fuyants fixés sur les carreaux grisâtres
De personne le fils, du cœur la flamme plus que cendrée

Cette appréhension, l'absence, du cri au plus pur mutisme
Cette rance indifférence qui a fissuré la brique

Incompréhension, silence, du clairvoyant fut le prisme
Englué d'indigence et le pathologies qu'elle implique

Mère prisonnière du bruit sourd d'une salle d'attente
Où l'enfant sans soi ni moi n'a plus qu'un lui chez les autres

Tellement battu froid le fer s'est fondu dans la fonte
Fou à lier parmi les rois, pris de la fureur au ventre

Adulte trop tôt devenu enfant trop tard
Avec pour seule saveur sueur et blessure incandescente

Figée la photo à modelée le hussard
Fabriqué le tueur : le docteur n'en eu pas honte.

À la clinique de Montberon (et au diable)



Carden

www.delcampe.net

DE TES MAINS

Frêle demoiselle sur ses bottes montée,
dans sa douce main un parapluie à carreaux

Agrémente encore la beauté que l'on tait,
quant au soleil de l'âme ne suffisent les mots

Que les jaloux s'immolent, à jamais ne se taisent,
de cette folle passion que les sages ne savent

Je l'avais surnommé ma petite Anglaise,
pour en être le maître et en finir esclave

Éloigné de ses doigts pareil à une lésion,
saurai-je exister sans cette tendre amie ?

Quand même la gitane dans ses prévisions
annonçait notre idylle et le jour et la nuit

Pour le printemps, l'automne, les cieus et les enfers,
par la bougie et l'art que j'invoque avec honte

Pour la feuille et la pomme, les dieux et les chimères,
sauras-tu prendre part à l'ascension que j'arpente

Je ne suis ni les ailes ni le preux cavalier
qui pourrait te porter jusqu'au plus haut des cîmes

Une étoile de sel et prier à crier :
"Je ne veux de tes mains qu'une partie infime"

Et demain où serai-je ? Où m'en irai-je alors ?
Comblé de malheur par le poids du désir

Le désert de la page identique à la mort,
identique à mon cœur, comme un ultime soupir

Belle à damner, je bénirai pour elle,
les vampires assoifés qui m'imposent tourmente

Et par l'envolée de ma divine hirondelle,
aller implorer les fées pour qu'elles me désenchangent

À la mer qui s'écrase et meurt sur les rochers,
de l'enfant sauvage renaît l'homme fort

Nus et tremblants, nos corps rapprochés,
de quelques draps de soie seront enfin recouverts.

À Laure C.



PRINCE

Prince guerrier, botte légère, épée gravée, cape de soie

Fier destrier, jugement de fer, croupe de trait, beau de l'Appaloosa

Prince des vents, souffle divin, synchro des anges, porteur
de message

Ailes de griffon, bec d'Alérion, du bord d'un songe, du fond des
âges

Prince du sang, pupille dispersée, folie bestiale, hydre à deux têtes

Vil indécent, entrailles déversées, le lys étiole, avide de tempête

Prince des chats, laisse de longe, au blanc Angora, au noir de la
fange

Arbitre des lois, bouffon des sages, condescendant des rois, portier
de la loge

Prince des poètes, plume de flamme, encre de lave, feuille de
granit

Chant d'Alouette, baisé de femme, parfum d'olive, soleil au Zénith.

À Moi.



Aurimont . 2014

Sélim Anthony Kada

Editions Pomarin



